

"En être" ... ou ne pas "en" être [suite]

Autor(en): **Lausanne, Robert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **17 (1949)**

Heft 6

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568853>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« En être » ... ou ne pas « en » être

Souvenirs de Jacky — par Robert Lausanne

Nous vous présentons ci-après une suite des „Souvenirs de Jacky“. Les deux chapitres que nous avons choisis évoquent le souvenir de deux amis bien différents. Le premier — „Jerry“ — est le doux compagnon qui trouve son bonheur dans le bonheur des autres, le second — „Jean“ — est de ceux qui nous troublent, nous fascinent et qui, tôt ou tard, se lassent un jour de notre compagnie et s'en vont, sans trop se soucier de la peine qu'ils nous causent. C. W.

Deux choses se passent...

C'est d'abord le départ d'Anne, la bonne sournoise, qui est remplacée par un homme d'une trentaine d'années, qui est valet de chambre, „femme de ménage“; il lave, coud, repasse, tout comme une femme, fait les achats et aide la cuisinière dans la préparation des repas.

J'ai eu la satisfaction d'obtenir le départ de la bonne. Grand'mère me dit un jour, après une nouvelle dispute à cause d'Anne:

— Si tu trouves quelqu'un pour la remplacer, je la congédie.

C'est en classe que je peux trouver „la perle“. Un camarade raconte que ses parents ont un valet de chambre, mais veulent s'en défaire, il ne sait trop pourquoi. Je dis au copain qu'il le fasse passer chez grand'mère; elle l'engage sur-le-champ. Il s'appelle Jérôme, mais désire être appelé Jerry. Grand'mère acquiesce, indifférente. D'ailleurs c'est surtout à „mon“ service qu'il entre.

Le second événement, c'est à la rentrée du collège de B..., l'arrivée d'un nouvel élève, Jean C..., qui se fait remarquer par son extravagance, son originalité, son esprit, son charme aussi — nous avons tous le béguin pour lui — et qui dut avoir une si grande place en moi, si vite, si totalement.

— JERRY —

La vie continue, pressée...

Jerry fait merveille au service de Grand'mère et au mien. Il met les tabliers, laissés par Anne. Ses cheveux bruns sont très longs, son visage fin, son corps très mince. On dirait une femme. Son parler précieux, ses manières, sa démarche complètent cette impression. Je l'admire malgré moi. Ses papiers ont relevé à Grand'mère qu'il est très instruit.

Un jour il va à Paris pour faire quelques achats. Curieux, j'entre dans sa chambre, dont j'ai la clé, comme toutes les clés de la villa (la cuisinière m'appelle Saint-Pierre!). Propreté, ordre, tout est net, impeccable. Au mur, des photos d'artistes, des acteurs, des danseurs, des boxeurs et des nageurs aussi. Rien que des hommes, le plus souvent en slip, en maillot. Tous beaux, bien faits.

J'ouvre une armoire et j'y découvre, étonné, des bas, des lingerie de femme, fines soieries, chemises, parures, pantalons. Sur un autre rayon, de la poudre de riz, du rouge, du rimmel... Anne avait pour-

tant vidé cette armoire. Et du reste, elle n'employait pas toutes ces choses: luxe superflu pour cette fille laide et grotesque.

Jerry a-t-il caché une femme ici? Je regarde sous le lit! Heureux de n'y rien trouver... Intrigué, je continue ma visite. Sur une table une revue de cinéma. Un cadre, tracé au crayon, attire mon attention. C'est une annonce, rubrique „correspondants“:

„Jerry — 28 ans — demande correspondants amis. Tous pays. Ecrire etc...“

Le journal a plus de deux mois.

Dans une petite armoire qui lui sert de bibliothèque, je découvre des paquets de lettres. Je sais que Jérôme reçoit beaucoup de courrier. J'ouvre quelques lettres, les lis. Un trouble m'envahit. Toutes des lettres d'amour, des lettres d'hommes, et certaines sont d'une telle crudité d'expression que je n'ose en poursuivre la lecture. Des caresses que je connais déjà y sont décrites, offertes avec une précision détaillée qui me trouble fort. Je tremble, j'ai la gorge serrée. Jerry serait-il une femme?

Des livres attirent mon attention. Des titres: „Féminisé“, „Les Adolescents passionnés“, „Pâleur de débauche“... Je les feuillette. Quelle découverte...

Voici encore „Freddy à l'école“. Celui-là est illustré. C'est la vie d'un jeune garçon, comme Jerry, sans doute, comme moi, peut-être? Je prends le livre; je m'arrête longuement à contempler ces dessins où le garçon est si joliment représenté. Inconsciemment, je m'étends sur le lit de Jerry, et, continuant ma lecture précipitée, je „me marie avec moi-même“.

C'est ainsi que Jerry me surprend. Il est entré et je ne l'ai pas entendu. Il est devant moi. J'ai fait un geste pour me rajuster. Il a compris, mais ne se fâche pas. Doucement, il me parle:

„Vous savez tout de moi, maintenant. Ne dites rien à Madame, je vous en supplie. Je veux garder ma place, car je veux rester honnête. Je ne peux pas vous expliquer, vous êtes jeune et si pur. Mais soyez gentil. Ne dites rien. Moi, je ne dirai rien de...“

Il n'achève pas, fait un geste de la tête vers ma tenue très significative. Doucement, je vais à lui, je l'embrasse sur chaque joue, et je lui dis, presque avec tendresse:

„Jerry, nous avons un secret commun. Vous êtes mon ami, mon grand ami, désormais. Sachez que je comprends, oui, je comprends déjà certaines choses. Et j'en ai pratiqué, déjà, aussi...“

Jerry se tait. Il range ses livres, replie ses lettres. Il me dit, alors que je vais sortir de sa chambre:

„Monsieur Jacky, je vous conseille, je vous supplie de ne pas abuser de... de... enfin de ce que vous faisiez quand je suis entré. Si vous devez être normal, plus tard, ce que je vous souhaite, il ne faut pas exagérer ce... ce... geste, car votre santé et peut-être votre bonheur en dépendent... Est-ce promis?“...

— JEAN —

Je sors sans promettre. Je sais trop bien ce qui se passe en moi chaque nuit. Cela devient un besoin. Et puis, le jour, au collège,

il y a tant d'occasions. — Auprès des grands, le plaisir est maintenant partagé. Les amitiés nouvelles durent deux ou trois semaines. Est-ce cela dont je rêve ? Est-ce ... l'Amour ?“

Je ne pense pas aux filles, aux femmes. Je vois des copains lire des livres, des revues, illustrées de photos de femmes nues. Cela ne m'attire pas du tout, cela ne m'intéresse pas. Sans vice profond, un beau garçon seul m'attire.

Jean C., le nouveau depuis la rentrée, m'intéresse beaucoup. Depuis quelques jours il vient au-devant de moi le matin. Est-ce à mon tour d'y passer ?

Nous bavardons, échangeons des pensées, des idées. C'est un être merveilleux que je découvre un peu plus chaque jour. Je le voyais jusqu'alors, durant nos récréations, accompagné d'un jeune ami, jamais longtemps le même. Sa réputation se faisait peu à peu d'un coureur, d'un séducteur. Durant nos promenades nous croisons des groupes qui nous regardent. Un jour, j'entends une réflexion, faite à très haute voix :

„Voilà, le nouveau favori. Ça dure depuis longtemps, je crois ...“

Ça dure, oui, et pourtant rien ne permet de penser que Jean désire un complément à notre entente nouvelle. Il parle poésie, souvent, me fait aimer Verlaine, Baudelaire, ces parias des écoles. Je lui montre quelques vers que j'ai écrits, pour Roby. Il les trouve beaux.

Un jour, il me remet une page de vers. Il m'avoue une amitié tendre, et il a ajouté, au bas du poème, quelques mots. Je m'en souviens encore :

„Jacky, mon ami, peux-tu concevoir que je t'aime aussi.... d'Amour ?“

Je suis ému de cette révélation. Il m'aime. Et je comprends tout à coup que ce qui m'attire vers lui, ce qui fait qu'auprès de lui je suis bien, c'est aussi de l'Amour.

Jean est seul au monde. Un tuteur règle sa pension. Il reste au collège pour les fêtes. Je lui demande s'il lui serait agréable de venir à la maison, du samedi au lundi. Il acquiesce et ajoute :

„D'ailleurs, Jacky, il faut bien qu'un jour ou l'autre nous nous connaissions mieux... tu me comprends ?“

Oui, je le comprends très bien. Et je sais aussi qu'il n'a pas hâté cela, qu'il ne m'a pas conduit dans les coins sombres et déserts de la cour, qu'il ne m'a jamais furtivement caressé sous un banc, qu'il ne s'est pas conduit avec moi comme avec les autres. Et cela me fait l'aimer davantage.

Et notre Amour devient charnel, simplement, totalement. Il est étonné, ravi de mon savoir. Je lui enseigne même certaine caresse, bien qu'il feigne de la connaître.

Jean revient souvent à la maison. Il y passe ses nuits presque tous les samedis et dimanches. Notre entente est complète, notre amour est sans nuages.

Il dure six mois. Six beaux mois. C'est là peut-être que j'écris mes plus purs poèmes... Et puis je constate que Jean vient moins souvent. Il invente des motifs. Je dois penser qu'il a des raisons, une raison de m'éviter, un autre doit l'attirer.

J'en ai bien vite la révélation en le voyant, un matin où j'arrive plus tôt qu'à l'ordinaire, en promenade avec un charmant blondinet. Découvert, Jean m'écrit le soir une lettre de rupture. Ma douleur est terrible. Je reste une semaine au lit, avec une fièvre ardente.

Jerry me soigne tendrement. Je guéris enfin, mais je ne retourne pas au collège. Grand'mère meurt, au milieu de la tristesse générale. Je suis très peiné par sa mort, mais découvre en moi que mon chagrin est moins fort que celui de mon amour détruit. Jerry, à qui je me confie, me comprend. Il dit lui-même ce que je pense et n'ose dire.

Connais-toi, toi-même

par Bichon

A petit Bob, avec l'expression de tout mon amour, et l'espoir que son nom charmant, en tête de ces lignes, leur portera chance et bonheur.

Nous étions un soir quelques camarades du club d'échecs réunis au café, à discuter de mille choses en vidant une dernière blonde, quand la conversation à bâtons-rompus vint à tomber sur les pédérastes. Vous pensez si j'ouvris l'oreille et si j'affectai tout-à-coup un air innocent et détaché. Car jusqu'à présent, aucun de ces messieurs n'a jamais deviné ni pressenti mon secret, pas même au silence gêné que je gardais bêtement, alors qu'eux tous s'échauffaient — preuve que leur perspicacité est moins en éveil qu'ils ne pensent. — J'en connais plusieurs, dit l'un des discoureurs; j'ai deviné qu'ils „en sont“ à certains défauts de la cuirasse qui ne trompent jamais: leur voix pointue, presque féminine, et jacassante; leurs propos affectés et souvent ridicules, et leurs continuels „ma chère!“; l'acharnement, le plaisir qu'ils mettent à se moquer de leurs propres travers, eux qui se trouvent mille excuses quand des normaux les raillent; leur veston trop cintré et toujours boutonné sur des hanches saillantes — chez les jeunes, s'entend; leur cravate recherchée et leurs bagues d'un goût parfois douteux; leur chevelure souvent parfumée, oxygénée et ondulée artificiellement; leur petite glace de poche exhibée à tout instant. Si vous en voyez des „comme-ça“ dans la rue, soyez certains que ce sont de ces „chevaliers de la manchette“ dont parle Jean-Jacques dans ses Confessions. — Tu oublies les regards „souples“ dont ils suivent les jeunes gens qu'ils croisent, continua le suivant, l'attirance qu'exercent sur eux les bains turcs, les bals masqués, les fêtes foraines, les combats de catch et de boxe, les cohues où l'on est serré comme des anchois, l'obscurité des salles de cinéma et surtout les édicules publics de nécessités. — J'ai remarqué, dit un troisième, qu'ils discutent volontiers d'esthétique et de philosophie, de théâtre, de chorégraphie, de littérature et d'art en général, y compris la broderie, parfois avec talent, souvent sans rime ni raison, en usant de quelques termes savants qui n'en imposent qu'aux sots; Beethoven et Shakespeare n'ont pas de défenseurs plus convaincus et moins compétents. — Comme les femmes, surenchérit un autre, ils se font gloire de peu manger, de peu dormir et surtout de ne pas ronfler — quelle horreur! Ils répugnent à avouer leur âge; ils sont sensibles, disent-ils, aux odeurs de cuisine, aux jurons gras, à la chaleur, à la lassitude, aux liqueurs fortes, au bruit — sauf du jazz, aux chagrins d'amour, à tout; ils se plaignent dolement de maladies